



## *Jamel Debbouze : un coup de jeune pour l'humour français*

*Révéle au grand public  
par la télévision, le comédien  
d'origine marocaine  
Jamel Debbouze ne cesse d'étonner  
par sa popularité auprès  
des jeunes. Il se hisse dans la cour  
des grands, et permet à la "tchatche"  
des cités de sortir du statut  
de "sous-culture". Il diversifie ainsi  
les formes de l'humour français.*

Au début de l'année 2003, en pleine période de vœux, Jamel Debbouze fait une entrée surprise dans le classement des personnalités préférées des Français – le "Top 50" Ifop-*Journal du dimanche*. Si l'abbé Pierre reste en pôle position pour l'ensemble des sondés, Jamel devient le préféré des dix-huit-vingt-quatre ans, devant Jean-Jacques Goldman et Zinedine Zidane. Dans une mise en page très suggestive, comme pour souligner l'événement, le *Journal du dimanche* titre "L'abbé Pierre accueille Jamel", et cite le vieil homme : "*J'arrive au bout de la route, à vous d'être formidables.*" Les deux portraits en vis-à-vis font croire à une certaine connivence, l'abbé esquissant un pas vers la sortie tandis qu'un Jamel radieux semble accepter l'invitation. Le "petit" a déjà fait montre de son pouvoir de séduction sur les anciens : sur le plateau de La chaîne info (LCI), casquette de promotion de la candidature du Maroc pour organiser le Mondial 2006 de football vissée sur la tête, il a su épater une sœur Emmanuelle d'abord sceptique. Il faut dire que la tchatche et les facéties du jeune comédien laissent nombre de non-initiés plutôt indifférents, voire même carrément agacés. La madone des chiffonniers du Caire s'est exclamée : "*Mais il est pas mal, ce Jamel !*"

### *La "Jamel mania"*

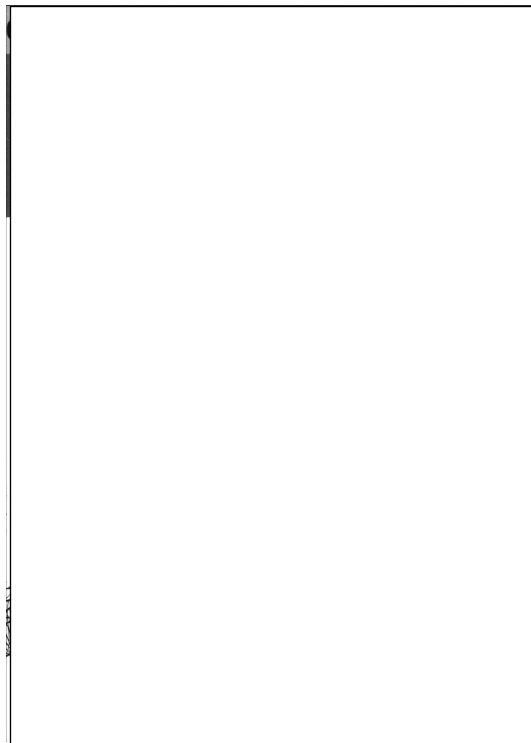
Né en 1975 au Maroc, Jamel Debbouze arrive en France avec sa famille à l'âge de trois ans. Il grandit à Trappes, Zup des Merisiers. Il a treize ans lorsqu'il rencontre Alain Degois, dit Papy, qui anime des stages d'improvisation théâtrale dans les collèges, il le formera dans le cadre de la Ligue d'improvisation des Yvelines. Pendant sept ans, Jamel va galérer dans le circuit socioculturel des MJC et les petits cafés-théâtres parisiens avant d'animer une émission cinéma sur Radio Nova, puis sur Paris Première. Avec "Nulle part ailleurs", sur Canal Plus, c'est la consécration. Il multiplie alors les apparitions, dans la série *H*, dans "Ça cartoon", au

festival de Cannes ou à la remise des Oscars. Au cinéma, après le court-métrage *Les pierres bleues du désert*, de Nabil Ayouch (1992), il se fait remarquer dans *Zonzon*, de Laurent Bouhnik (1998) ; dans *Le ciel, les oiseaux et ta mère !*, de Djamel Bensalah (1999) ; dans *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, de Jean-Pierre Jeunet (2000)... Et surtout dans *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre*, d'Alain Chabat (2002). 14,5 millions de spectateurs – du jamais vu depuis *La grande vadrouille* – plébiscitent ce film qui diversifie les types d'humour, mixant culture branchée et vaudeville "beauf", avec pour ambition affichée de donner un coup de jeune aux comédies classiques à la grand-papa. Jamel, dans le rôle de l'architecte Numérobis, réussit l'exploit de faire au moins jeu égal avec des valeurs sûres du cinéma français comme Christian Clavier et Gérard Depardieu.

Ce faisant, il sort avec maestria du statut de sous-culture de banlieue, dans lequel la critique a un peu vite voulu l'enfermer. Le journal *Le Monde* titrait, il n'y a pas si longtemps, sur "L'improvisateur qui joue à faire le comédien" : "*Un comédien qui ignore ce qu'un rôle de composition signifie, mais porte naturellement en lui un nombre infini de personnages, fous, désespérés, loufoques, et qui ne demandent qu'à sortir de ses pores.*"<sup>(1)</sup> Cette condescendance n'est pas sans rappeler le fameux stéréotype naturaliste, pour ne pas dire "racialiste", selon lequel les Noirs auraient la danse dans la peau. Elle tend à enfermer le "monde" de Jamel dans celui de la banlieue, de la culture hip-hop et des tchatcheurs. De même, la critique a généralement considéré que Jamel Debbouze était bien meilleur dans les tranches de vie tirées de son propre vécu que dans des sketches plus classiques.

*"Vous avez déjà vu un Arabe dans un film de science-fiction ? !"*

Tout se passe alors comme si Jamel était considéré comme un acteur-témoin, dont le rôle consisterait à incarner une jeunesse qui intrigue ou fait peur, avec qui l'on a aussi parfois envie de s'encanailler. À tel point que le "look banlieue" est imité jusque dans les quartiers chics. Il en prend conscience, et se confie à *Télérama* : "*Souvent, on me dit [ton précieux]*

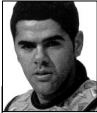


*Télérama*,  
du 2 au 8 février 2002.

1)- *Le Monde*, 27 août 1998.

2)- *Télérama*, 7 avril 1999.

3)- "Les leçons de Jamel",  
*France TGV*, décembre 2000.



Ne faut-il pas voir dans le "phénomène Jamel" le signe à la fois d'une intégration culturelle plus décomplexée

des Marocains, et celui de l'arrivée d'une nouvelle génération française plus interculturelle ?

'Alors, ils sont comme ça les jeunes des banlieues ?' *Mais non, un jeune comme celui que je joue, ça n'existe pas : c'est un personnage construit de toutes pièces. Si j'étais comme lui, j'aurais une chambre à Sainte-Anne...*"<sup>(2)</sup> Il reconnaît aussi qu'il ne pourra pas puiser indéfiniment dans le sac de son vécu : *"Il va falloir que je me mette à bosser. Othello, par exemple, c'est bourré de vraies vanes [...]. Mon pote Kader Aoun m'a fait lire Woody Allen et Buajés ; Emma de Caunes m'a initié à Jacques Prévert. C'est mortel, Prévert, ça déchire sa mère. Différent de Joey Starr, mais bien aussi. Grâce à ce genre de rencontres, c'est tout con, mais tu évolues, tu grandis."*<sup>(3)</sup>

Diversifier son répertoire, soit. Mais pas sous l'injonction. Jamel Debbouze le fait comprendre sans détours dans des *one-man shows* qui font un tabac sur les scènes de la Cigale, du

Bataclan (1999) et de l'Olympia (2001). Son spectacle, en grande partie dédié à sa famille, ses potes et sa ville de Trappes, revient sur son vécu d'abord modeste comme un pied de nez à ceux qui lui conseillent de passer à autre chose. Il raconte ainsi sa rencontre avec Alain de Greef, chef de la programmation à Canal Plus, qui ne voulait pas le voir cantonné dans le rôle de "l'Arabe de service". Glissant au passage qu'il a connu des "Arabes de service" bienvenus à la télévision pour l'approvisionnement en drogues, il enchaîne en mettant en évidence sa tête d'Arabe ! Et il s'exclame, énervé : *"Et d'abord, vous avez déjà vu un Arabe dans un film de science-fiction ? !"* Cette réplique donne tout à coup une autre dimension au prélude du spectacle, qui nous annonce sur une musique empruntée à *La guerre des étoiles* : *"Nous sommes en l'an 10191, l'univers connu est gouverné par l'empereur Jamel Debbouze."* Clin d'œil allégorique à une intégration imaginaire, où l'accès au cosmos serait une lointaine lubie pour les enfants d'immigrés qui, comme tout un chacun, rêvent du futur avec un zeste de folie des grandeurs. Et quand Jamel redescend sur terre, c'est pour nous balancer : *"Si je ne dédie pas le spectacle à mon père, je serai le premier Marocain dans l'espace."*

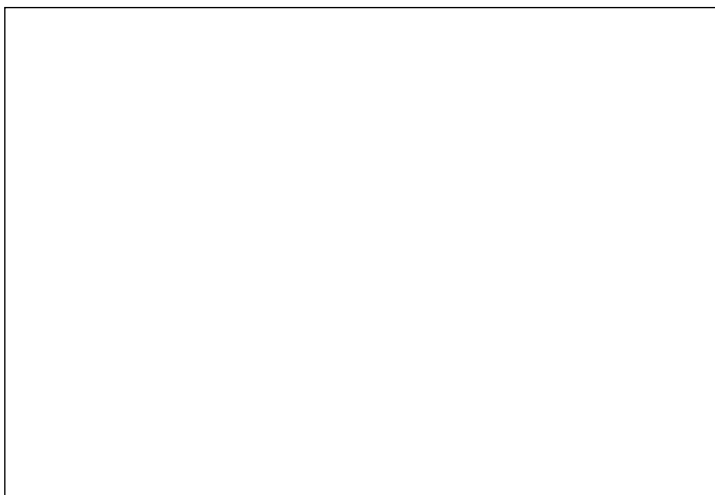
*Son père : "T'as vécu dans la misère toi ? !"*

Jamel Debbouze a le sens de la famille. Il raconte sur scène la réaction paternelle à ses saynètes relatant une enfance faite de privations ou de produits de substitution du type "Mutella" achetés au *discount* local : *"T'as vécu dans la misère toi ? ! Salopard va ! Dis-moi de quoi t'as manqué, je t'écoute !"* En réalité, chez Jamel, aucun reproche à l'égard de ses parents. Au contraire. Il exprime par l'autodérision son admiration pour eux qui sont arrivés à joindre les deux bouts pour tenir la maison, et rend hommage à leur imagination. Un jour de frigidaire vide, sa mère aurait ainsi inventé le "Ramadan surprise". Le potache, que l'on pensait unique-

ment obsédé par les voitures de luxe, les mannequins sexy et l'argent, révèle une conscience aiguë de l'interaction entre la situation sociale des parents et celle des enfants. Il l'explicite sur scène, et dans ses nombreux entretiens : *"Mes parents ont été non imposables toute leur vie, et personne ne leur posait de questions. Alors que ce n'est pas normal de gagner 5 600 francs par mois !"*<sup>(4)</sup> Il dit comprendre les délinquants du quartier dès lors que le salaire des parents est tout entier englouti dans le loyer, l'eau et l'électricité. Aujourd'hui riche, l'argent et sa redistribution demeurent une préoccupation constante. Dans *Jamel en vrai*, un film de famille tourné en caméscope plus qu'un document *people*<sup>(5)</sup> c'est un sujet récurrent, à la limite de la friction. Jamel n'est pas dupe de la convoitise suscitée par sa soudaine fortune, il en parle même assez franchement avec ses parents, ses frères et ses sœurs. L'aisance avec laquelle il nous fait partager son intimité, les moments de tension comme les franches rigolades, surprend aussi par rapport à l'image plutôt pudibonde

4)- France TGV, *op. cit.*

5)- Film multidiffusé sur Canal Plus en janvier 2003.



*Le Journal du dimanche*,  
5 janvier 2003.

que l'on se fait généralement des familles maghrébines. Sans exotisme ni emphase vindicative, il assume son identité marocaine et musulmane. Pour autant, il ne viendrait pas à l'esprit de son public l'idée de lui contester sa dimension d'artiste français.

Au-delà de son cas particulier, n'est-ce pas là le signe à la fois d'une intégration culturelle plus décomplexée des Marocains, comparée à l'altérité prétendument irréductible d'autres communautés, et celui de l'arrivée d'une nouvelle génération française, plus interculturelle et moins marquée par l'inconscient colonial que ses aînés ? Des esprits chagrins pourront sans doute à nouveau y dénigrer une "communautarisation" à l'américaine de la scène culturelle. Autrefois, personne ne se souciait de savoir que Louis de Funès était fils d'immigrés espagnols ou que Coluche était d'origine italienne. Mais aujourd'hui, Enrico Macias, par exemple, récuse son

image de chanteur de variétés françaises. “*Je suis un chanteur ethnique*”, assène-t-il fièrement<sup>(6)</sup>. Certes, il y a aussi Smaïn, un temps maladroitement érigé en exemple de l’artiste beur qui réussit. Mais il ne draine pas avec lui une “communauté”. C’est un “bouffon” solitaire.

Jamel Debbouze, lui, surfe sur ce fameux ton “décalé” dont se prévaut Canal Plus, une sorte de critique impertinente du “système” dont on reconnaît en même temps partager les bénéfices. Il baigne dans la “culture pub”, encore tout émerveillé de pouvoir enfin accéder aux vrais biscuits Palmito, aux belles voitures et à de vraies vacances sur les plages de Martinique. Il ne fait pas mystère de sa fréquentation des palais royaux du Maroc. Il mange à la table du roi Mohamed VI – surnommé “M 6” – et il investit dans le cinéma à Marrakech... Dès lors, son message pourrait se limiter à partager avec quelques-uns des siens des rêves de gloire sur fond de consumérisme débridé.

### *“Faire de la politique ? Je ne suis pas assez voyou”*

Et d’aucuns déplorent déjà les limites de son engagement. “*Faire de la politique ? Je ne suis pas assez voyou*”, réplique-t-il à qui veut l’entendre. Il se vante néanmoins d’être devenu “*monsieur le maire bis*” de Trappes, et soutient financièrement le club de foot local, des actions de proximité, ainsi que des projets humanitaires contre la pauvreté. Avec ses amis de la scène rap, il a certes lancé un appel contre Le Pen après le 21 avril 2002, mais le racisme, il le stigmatise bien mieux dans des sketches sur la vie ordinaire : “*On ne se rend pas compte à quel point c’est dur de s’intégrer. Même les marchands de bols sont racistes. J’ai cherché longtemps des bols en porcelaine marqués Jamel. J’en ai jamais trouvé. Alors j’en ai acheté un avec écrit Julien et ma mère s’est appelée Françoise.*” La police, il n’en parlait guère avant. Mais son interpellation musclée à la sortie d’une soirée de réveillon au palais Omnisport de Bercy, à la fin de l’année 2000, va provoquer une polémique fortement médiatisée. Sa photo fait la une des journaux – le montrant gisant, inanimé, face contre terre – qui s’interrogent : s’agit-il d’une “bavure” ou d’une mise en scène par son entourage ? Jamel Debbouze rappelle publiquement que dans cette affaire c’est lui la victime. Il y perdra néanmoins un temps son image d’innocence enfantine. D’autres histoires d’outrages à agent et d’altercations routières circulent dans les médias, son entourage est présenté comme une faune violente et louche. “*Putain, t’es rebeu, donc t’es forcément un voyou ! Quoi que tu fasses, toute ta vie tu resteras un sale Arabe*”, s’énerve-t-il dans *Jamel en vrai* avant de continuer son chemin. Il n’a pas l’intention de s’arrêter, et son public le pousse toujours avec autant de ferveur. Il s’élargit même, bien au-delà des jeunes, comme en témoignent ces spectateurs “gaulois” âgés qui viennent affectueusement lui demander des autographes pour leur collègue de travail ou pour toute leur famille. Qui donc aurait intérêt à interrompre ce véritable conte de fée ? ■